

Après avoir fait le constat que les prédicateurs ont beaucoup de peine à prêcher à partir de textes de l'Ancien Testament, Henry Mottu esquisse quelques raisons parmi lesquelles : la difficulté d'accès au texte hébraïque, la méthode historico-critique qui fragmente de corpus et l'hésitation actuelle vis-à-vis d'approches christologique ou typologique de l'Ancien Testament. C'est pourquoi Henry Mottu plaide dans cet article pour l'analogie structurelle entre les deux Testaments.

En s'appuyant sur Horst Dietrich Preuss, notre auteur mentionne sept modèles de compréhension des rapports entre l'Ancien et le Nouveau Testament : le schéma promesse-accomplissement, l'antithèse, les interprétations christologique, théocratique, historique, typologique, et l'analogie structurelle. Ce dernier modèle qui a la faveur de Preuss, est aussi accueilli favorablement par Henry Mottu qui le présente et le développe. En effet, « il renouvelle le plus profondément non seulement notre compréhension théorique du rapport entre les deux Testaments, mais aussi les modalités de notre prise de parole quand nous prêchons un texte de la Torah » (p. 172). Ce modèle de l'analogie structurelle a pour but de mettre en relation l'histoire passée et l'histoire présente. Chaque texte garde sa spécificité, est pris pour lui-même dans sa situation propre et peut dire ce qu'il a à dire, même le dire à nouveau. L'analogie, en étant proche de la corrélation, permet de trouver l'équilibre entre similitude (avec le danger d'assimilation et de récupération chrétienne de l'AT) et altérité absolue (danger inverse de séparation des deux Testaments et de différence poussée à l'extrême). Avec Preuss, Mottu s'interroge : « Ne sommes-nous pas les compagnons de route des croyants et des mal-croyants de l'Ancien Testament ? Avec eux et comme eux, nous écoutons, nous murmurons, nous répondons, nous nous révoltons. [...] Ainsi, Dieu, dans l'Ancien Testament, n'a pas seulement agi à titre provisoire et préparatoire, mais aussi à titre exemplaire et anticipateur. [...] Dans l'Ancien Testament, nous rencontrerions des situations de foi typiques, au sens des types idéaux de Max Weber, hors desquels l'existence chrétienne ne saurait ni se vivre, ni se penser. C'est la raison pour laquelle l'Ancien Testament ne fait pas seulement partie de notre passé, mais aussi de notre avenir » (p. 174). L'Ancien Testament n'est plus considéré comme une promesse seulement, mais les deux Testaments ont besoin l'un de l'autre. On peut défendre l'idée d'une relecture « interactionnelle » des deux Testaments. Au lieu d'avoir une lecture christologique de l'Ancien Testament dans laquelle on risque à la fin d'une prédication sur un texte vétérotestamentaire de plaquer artificiellement un appendice christologique ou des idées chrétiennes, l'analogie structurelle propose de relire et de découvrir dans l'Ancien Testament, relu à partir du Nouveau, des structures fondamentales de notre foi au Christ.

Dans un deuxième temps, Henry Mottu montre, à l'aide de Dietrich Bonhoeffer, que « la place de l'Ancien Testament dans la prédication chrétienne ne concerne pas seulement le thème de l'unité des deux Testaments, mais aussi celui de l'unité de la vie et de sa complétude. » (p. 177). On peut distinguer trois étapes dans les rapports que Bonhoeffer a eu vis-à-vis de l'Ancien Testament. Dans un premier moment, il interprète de façon très christologique le récit de fondateur de la Genèse par exemple (1932/33). Une deuxième étape se dessine avec *Le Christ dans les Psaumes* de 1935, où Bonhoeffer évolue vers des analogies de structure entre la foi du croyant de l'Ancien Testament et celle du chrétien. « Plus on confesse la présence du Christ dans l'Ancien Testament, plus on appelle à affronter la réalité présente. Le Christ n'est pas "la clef" de l'Ancien Testament, mais ce dernier a valeur pour lui-même » (p. 179). Ce qui nous conduit à une troisième étape, où Bonhoeffer renverse sa première perspective et propose de lire le Nouveau Testament au travers de l'Ancien. Selon Mottu, c'est justement cette approche singulière, « laïque » de l'Ancien Testament qui est à l'origine du concept bonhoefferien de christianisme non-religieux : séparé de l'Ancien Testament, le christianisme retombe dans le religieux. « Cette troisième étape de Bonhoeffer exprime le côté révolutionnaire de l'analogie de situations. L'événement christique n'est pas seulement *l'interprétant* des Ecritures, lues à la lumière du Christ ; il est aussi *l'interprété* par les Ecritures et se trouve relu, approfondi, exprimé autrement à la lumière de leur pluralité » (p. 182).

Cela a pour conséquence pratique d'être une invitation à prêcher plus souvent à partir des textes de l'Ancien Testament qui offrent un champ quasi infini permettant d'aborder en prêchant ce qu'on n'ose peut-être plus aborder, à savoir ne plus parler des vrais problèmes des gens, ne plus se voir soi-même avec d'autres yeux. « Or, notre prédication doit trouver un langage autre pour dire le message et ne pas hésiter à prendre appui sur l'histoire, pour redonner à nos contemporains des références. Il faudra affronter trois difficultés : le risque de choisir un texte de l'Ancien Testament en fonction des circonstances et éviter l'emploi anecdotique ou casuel de l'Ancien Testament ; la censure des textes qui nous dérangent alors qu'ils ont peut-être cette capacité à nous permettre d'exprimer des sentiments de colère ou d'impuissance ; et enfin la récupération chrétienne systématique. Prêcher l'Ancien Testament n'empêche pas, au contraire, un regard nouveau sur la foi.

## Plan de l'article

---

- I. L'analogie structurelle entre les deux Testaments
  - Une analogie de type canonique
  - Un principe herméneutique de corrélation
  - « L'Ancien Testament, témoin du Christ ? »
  - Conséquences pratiques
- II. Bonhoeffer et l'Ancien Testament : la critique du christianisme occidental
  - Première étape
  - Deuxième étape
  - Troisième étape
- III. Problèmes pratiques
  - Première difficulté : la sélection
  - Deuxième difficulté : la censure
  - Troisième difficulté : la « récupération » chrétienne

## Citations

---

« Le christianisme comme religion se définit comme ce qui justement, dans le christianisme, oublie l'Ancien Testament avec sa mondanité, sa variété et son réalisme, qui reflètent si bien la polyphonie de la vie. L'Ancien Testament est "l'autre" du Nouveau Testament et seul le recours à celui-là permet à celui-ci d'être interprété non comme l'expression religieuse d'un ressentiment, mais comme le témoignage d'un amour de la terre » (p. 180).

Mottu (p. 180) cite Bonhoeffer (*Résistance et soumission*, Genève, Labor et Fides, 1973, p. 166) :

« Ce n'est que lorsqu'on connaît l'impossibilité de prononcer le nom de Dieu qu'on a le droit de prononcer celui de Jésus-Christ ; ce n'est qu'en aimant la vie et la terre assez pour que tout semble fini lorsqu'elles sont perdues, qu'on a le droit de croire à la résurrection des morts et à un monde nouveau ; ce n'est qu'en se soumettant à la loi de Dieu qu'on a le droit de parler de la grâce ; et c'est seulement quand on admet la colère et la vengeance de Dieu envers ses ennemis comme des réalités valables que l'on peut pardonner et aimer ses ennemis. Celui qui veut immédiatement passer au Nouveau Testament n'est pas chrétien à mon avis. [...] La dernière parole ne doit pas précéder l'avant-dernière ».

« Voilà la pointe de l'analogie structurelle dont nous parlions : l'analogie ne repose pas sur un "mystère" à chercher hors de l'Ancien Testament, ni sur un "accomplissement" reposant sur une prédiction littérale, mais sur une analogie qui relève de l'ordre de la foi, d'une foi *humaine*, d'une foi *autre* que la nôtre. Plus cette altérité sera mise en évidence et respectée comme ce qu'elle est, plus l'Ancien Testament deviendra ou redeviendra Nouveau pour nous, et plus alors il pourra nous dire *autrement* qui est le Christ pour nous aujourd'hui » (p. 186).